

**SANCHO**  
De Denis Rudler

**AVERTISSEMENT**

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>  
Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de la SACD qui gère ses droits  
Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

**Pour demander l'autorisation : [SACD](#)**

**Durée :** 45 mn

**Personnage :** Sancho Panza.

Le comédien joue alternativement le rôle de Sancho et celui de Don Quichotte.

**Synopsis :**

Sancho Panza se plaint du sort que lui a réservé Cervantès, celui d'un simple faire-valoir livré aux moqueries de la postérité. Il entreprend de démontrer qu'il est bien plus que cela. C'est l'occasion de revivre les épisodes les plus emblématiques du *Don Quichotte de la Manche*. Sancho les raconte de son point de vue et en profite pour faire des commentaires sur la littérature, le rire ou le malheur de n'être qu'un personnage de roman.

## SANCHO

« ...Comment ça « replet » ?

« Sancho Panza, ce paysan un peu replet... »

Replet. Qu'est-ce que ça veut dire replet ? Voilà où en est la critique quatre siècles plus tard ! Replet ! Quand ce ne sont pas des jugements à l'emporte-pièce: ignorant, naïf, simple d'esprit ! Et pourquoi pas plouc !

Hijo de puta ! Intellectuels bouseux ! Fiente de la littérature !

Sancho Panza, l'humble serviteur, le compagnon de son seigneur et maître, Don Quichotte de la Mancha, réduit en cet état lamentable !

Je proteste hautement en regard de la Littérature et de l'Histoire - avec des majuscules s'il vous plaît !

Il y en a même un qui a écrit que je ne sais pas lire. J'ai eu le temps d'apprendre figurez-vous. Alors messieurs les critiques...

Parce que, quand même, voilà un livre, le Livre, traduit dans le monde entier, de mille pages et plus, ça dépend des éditeurs, dans lequel on trouvera le nom de Sancho Panza à chaque page.

Sancho : diminutif de *sancochar* qui veut dire en espagnol cuire légèrement, lentement, en effleurant le feu, avec la douceur du ventre.

Panza : en français, la panse.

Autrement dit : Sancho Panza, c'est «la panse légèrement brûlée par le soleil ! »

Bref, le Livre ne serait que la démonstration de sa stupidité, de sa balourdise et de sa cupidité ! Cervantès a donné le ton : « en ce même temps don Quichotte sollicita un laboureur de ses voisins, homme de bien mais qui avait fort peu de plomb dans sa caboche » - littéralement : « qui avait fort peu de sel dans son gésier » ! De gésier, je n'en ai point ! Que Cervantès se soit permis quelques libertés avec la vérité passe encore, mais que les glossateurs et autres exégètes n'aient pas su restituer l'exactitude des faits, voilà qui traduit combien, nous autres « faire valoir » - noter le mot : faire valoir - sommes les laissés pour compte de la littérature et du théâtre. Ce n'est pas parce que nous exigeons un certain respect, une certaine humanité, qu'il faut conclure que nous sommes d'une lubricité crasse, d'une veulerie sans pareille et qu'il faut nous soumettre à toutes les vilénies qu'il se puisse imaginer : le froid, la faim, les coups, la fatigue, l'opprobre, en des aventures pour lesquelles nous ne sommes pas préparés physiquement.

Voyez don Quichotte : forte complexion, sec, visage maigre, se levant tôt, chasseur, une silhouette de coureur de fond sur les hauts plateaux éthiopiens. Il y a d'ailleurs une confusion entre don Quichotte et l'auteur, Cervantès.

Qui, un seul instant, oserait imaginer que Cervantès c'est moi ? Personne et avec raison. Pendant que l'imbécile bataillait contre les turcs, perdait une main à Lépante, s'égarait, végétait au bagne à Alger, moi je cultivais mes oliviers et engraisais mes chèvres. En paix. Comme un marron bien rond, bien chaud, se laisse dorer à la chaleur des braises. La bonne vie quoi. Si j'acceptai de suivre don Quichotte, ce n'est pas en vertu d'une promesse de sa part comme il est dit dans le Livre, mais parce que j'ai tout de suite compris qu'il avait besoin de moi. Car telle est la condition des héros, vrais ou faux, bons ou mauvais, chanceux ou malchanceux, c'est qu'ils ont besoin de comparses. Que serait Don Juan sans Sganarelle ou Puntilla sans son valet Matti ? Mais je m'égare.

Imaginez un homme de cinquante ans, en prison. On l'a incarcéré pour des négligences de trésorerie. Il est seul et déprimé. Un homme au visage aquilin, aux cheveux châtain, au front lisse et dégagé, aux yeux vifs, au nez recourbé quoique bien proportionné, à la bouche petite, à la taille moyenne, aux épaules voûtées, auquel il manque la main gauche et s'appelant Miguel de Cervantès Saavedra.

Il vient d'écrire quelques pages. Son héros, don Quichotte, est si seul qu'un immense accablement l'envahit. Le moment est pathétique. Il se lève, tourne en rond dans sa cellule.

Tout à coup, une voix retentit :

-Vous ne mangez pas ?

Cervantès sursaute. C'est le geôlier. Pris dans les tourments de la création, il ne l'a pas vu entrer.

-Dis-moi Sancho, ça te plairait de gagner l'éternité ?

-Ah..., fait le geôlier un peu effrayé. Je ne sais pas. Vous permettez que je reprenne la gamelle ?

-L'éternité ?

-Oui, oui.

-Tu vivrais indéfiniment dans la tête des lecteurs. N'est-ce pas un destin grandiose ?

-C'est que je préférerais terminer ma carrière comme directeur ou gouverneur.

-Tu le seras ! clame Cervantès et il court à son manuscrit et de peindre le geôlier et de l'appeler Sancho Panza et de l'entraîner dans l'une des histoires les plus invraisemblables de toute la littérature dont, je le reconnais, je ne me suis pas encore remis.

Je ne fus ni directeur, ni gouverneur. Le manchot était aussi fourbe que son héros était fou. Moi, je n'aspirais à rien d'autre que de mener une vie paisible. Or ce ne fut que péripétie sur péripétie.

A peine avais-je fait connaissance avec don Quichotte, à peine avions-nous parcouru quelques lieues, lui sur sa Rosinante, moi sur mon âne, que se dressèrent en travers de notre chemin des moulins à vent.

-La fortune conduit nos affaires mieux que nous ne puissions l'espérer. Vois ami Sancho, ces trente géants contre lesquels je vais combattre et vaincre et grâce auxquels nous allons devenir célèbres !

-Quels géants ? dis-je, le sentant près de commettre une folie.

-Ceux que tu vois là, dont les bras ont plus de deux lieues.

Il était têtue.

-Mais ce ne sont pas des géants, ce sont des moulins à vent, dis-je dans l'espoir de le faire renoncer à cette outrance.

-Il semblerait mon pauvre Sancho que tu ne sois pas fort versé en ce qui concerne les aventures. Ce sont des géants. Si tu as peur, écarte-toi, va prier, car je vais me battre contre eux en une bataille furieuse et inégale.

Et il chargea les géants ! Pardon, les moulins à vent.

A peine fut-il sur l'un d'eux que celui-ci lui donna un coup d'aile qui l'expédia dans les airs.

Je le relevai moulu et froissé, mais il ne voulut pas reconnaître son erreur.

A l'époque, l'épisode fit beaucoup rire. Aujourd'hui, que tout passe pour son contraire et réciproquement, c'est moins insolite, plus grinçant.

Est-ce là le bonheur ? Non c'est une nouvelle lessive!

Est-ce là une révolution ? Non ce sont des toilettes numériques !

Est-ce là un chef ? Non, c'est un manager !

Et ainsi de suite. Je vous fais grâce des détails. Quelle crédulité ! Que d'enchanteurs ! Don Quichotte est devenu un système. Par quel miracle peut-on vivre dans un environnement si totalement enchanté ? C'est un véritable exploit. Le vrai y a des allures de faux et le faux ressemble au vrai. Tout s'y confond. Tout y meurt.

Dans la mort je cherche la vie,  
La santé dans la maladie,  
Dans la prison la liberté,  
L'ouverture dans la fermeture,  
Dans le traître la loyauté.  
Mais, ma destinée dont  
Je n'attends jamais rien de bien  
A décidé, avec l'aide du ciel,  
Que si l'impossible je demande,  
Le possible me soit également refusé.

C'est une grande naïveté de chercher de pareilles choses contradictoires. Mais tels étaient Cervantès et sa créature Don Quichotte.

Un jour, nous vîmes arriver au devant de nous une douzaine d'hommes à pieds, enfilés par le cou à une chaîne en fer et qui avaient

menottes aux mains. Venaient également avec eux deux hommes à cheval et deux à pieds avec piques, épées et arquebuses à rouet.

- Voici une chaîne de galériens et forçats du roi qui vont aux galères, dis-je.

- Comment forçats ? Est-il possible que le roi force qui que ce soit ?

- Ce sont des gens qui à cause de leurs délits sont condamnés à servir le roi aux galères.

- Ainsi donc voici l'occasion d'exercer mon devoir, résister à la force et secourir les misérables.

Et il alla s'enquérir des causes pour lesquels ces gens étaient emmenés aux galères. Avec l'autorisation des gardes, il s'approcha de la chaîne et demanda au premier forçat pour quel péché il allait en si mauvais équipage.

- Pour être amoureux. Mais ce ne sont pas les amours auxquels vous pensez. J'aimais tant une corbeille à lessive de linge blanc et l'étreignit si fortement que si la justice ne me l'avait enlevée par force, maintenant encore, je ne l'aurais laissée de mon plein gré. C'était en flagrant délit, je fus condamné à cent coups de fouet et trois ans de galère.

Il fit la même demande au second :

-.....

Le troisième prit la parole :

- Je m'en vais pour cinq ans aux galères faute de dix ducats. Si je les avais eus à temps, j'aurais graissé la plume du greffier et avivé l'esprit du procureur de sorte que je me verrais aujourd'hui au milieu de la place Zocodover à Tolède et non pas en laisse sur ce chemin.

Don Quichotte passa au quatrième (*il pleure ; c'est un vieillard vénérable, bien que ce soit un proxénète, Sancho lui donne l'aumône*).

Le cinquième intervint :

- Je suis ici pour avoir folâtré plus que de raison avec deux cousines germaines et deux autres sœurs qui n'étaient pas les miennes, de sorte qu'il m'est arrivé un accroissement de famille tel et tellement embrouillé qu'un faiseur d'arbre généalogique n'aurait pas pu s'y reconnaître. J'ai été condamné à six ans.

Après, venait un homme âgé de trente ans (*il louche*), attaché plus que les autres :

- Je m'appelle Ginès de Passamont. Mais que chacun prenne garde à la poutre qu'il a dans l'œil, il y aura assez à faire. Vous nous ennuyez de vous informer tant des vies d'autrui. Si vous voulez connaître la mienne, sachez que je l'ai écrite par cette main. Le livre s'intitule *La vie de Ginès de Passamont*, mais il n'est pas fini car ma vie ne l'est pas. Il me reste beaucoup de choses à dire... et basta ! Il se pourrait que quelque jour paraissent en la lessive les taches qui sont faites en la taverne : que tout le monde se taise et parle mieux et cheminons, car c'est assez de fariboles.

Un des commissaires voulut frapper Passamont, mais don Quichotte s'interposa : à un malheureux qui avait les mains liées on pouvait bien laisser la langue libre. Et de faire un discours sur la liberté et la

conscience morale et d'inviter les gardes à les relâcher. Le commissaire refusa. Alors don Quichotte se rua sur lui et le renversa. Ce que voyant, les forçats rompirent leur chaîne et assaillirent les gardes. Quand ils furent libres, don Quichotte les invita à se présenter devant madame Dulcinée du Tobosco avant d'aller où il leur plairait. Ils refusèrent et firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres dont mon crâne se souvient encore.

A deux contre douze que voulez-vous que nous fîmes ? Ils nous dépouillèrent, nous laissant à demi-nus et fort chagrins.

Cette aventure ne prêtait aucunement à rire et si l'on m'avait donné la liberté de fuir hors le livre, j'eusse filé à toutes jambes. Il n'y a pas forçats plus misérables que les personnages d'un roman. Si don Quichotte s'était aventuré à délivrer les galériens, il ne lui était aucunement venu à l'esprit de se délivrer lui-même des lubies de son auteur. Hélas, il n'y a point d'issue de secours dans les livres.

Aucun mauvais coup ne nous fut épargné. De page en page. J'en ai encore les os brisés et douloureux. Cervantès ne nous laissa aucun répit.

Après avoir subi les violences des galériens, nous nous empressâmes de trouver une auberge pour nous soigner. Il y en avait une toute proche. Don Quichotte crut voir un château. Nous y fîmes sensation et, pour ne point ternir la réputation de mon maître, j'expliquai à l'hôtesse qu'il était tombé d'un rocher et que, moi-même, de l'avoir vu tomber, j'avais eu le corps tout meurtri.

Par chance cette femme était une âme charitable. Elle fit venir sa fille qui l'aida à soigner le blessé. Ensuite, on nous installa dans une soupente en compagnie d'un muletier dont le lit dépassait de beaucoup celui de don Quichotte, dur, étroit, vulgaire et de mauvaise constitution. Je me contentai d'une natte de jonc et me couvris d'une couverture ; mais il n'est point dans cette aventure le lieu de pleurer sur mon sort.

Le muletier avait pour habitude de partager son lit avec une servante, la dénommée Maritorne, en vue de récréations nocturnes que l'aubergiste s'efforçait d'empêcher. Or, cette nuit-là, don Quichotte souffrant, allongé sur son lit, ne pouvant dormir, s'abandonna en de douteuses pensées.

- La fille du châtelain, en me soignant, m'a regardé avec deux yeux...des yeux...Et ses emplâtres ont été comme des caresses, et la douceur de sa main que j'ai tenue... Belle et haute dame, je garderai toujours en ma mémoire votre regard amoureux. Certainement vous êtes amoureuse. Ne me fîtes vous pas, en un silence langoureux, promesse de partager cette nuit avec moi, à l'insu de vos parents ? Que dis-je ? Il ne faut pas que cette promesse me tienne pour esclave ! A une dulcinée du Tobosco, j'ai donné mon cœur. Il n'est pas souffrance plus cruelle que d'avoir à combattre en soi-même des élans diaboliques. Non, je ne puis commettre semblable trahison quand bien

même la reine Genièvre se présenterait toute dévêtue devant moi. Pourtant, cette princesse, car c'en est une, par Dieu sur mon chemin placée, ne peut pas être une entrave à mon amour, à la fidélité que je porte à la seule dame de mon cœur, ne vient-elle pas me consoler ?

Troublé par ces pensées, don Quichotte tremblait en son lit d'avoir à trahir sa Dulcinée quand survint, à petits pas et en chemise, la servante en quête de son muletier. La sentant approcher, le chevalier surmonta sa douleur et avança les bras pour recevoir la demoiselle :

- Belle et haute dame, la fortune m'a mis en ce lit si moulu et froissé que ma volonté ne peut satisfaire la vôtre. Et plus encore, à cette impossibilité s'en ajoute une autre : mes pensées les plus secrètes appartiennent à la sans pareille Dulcinée du Tobosco.

La malheureuse Maritorne suant d'angoisse s'efforçait de se dégager. Les cuisses maigres et velues du chevalier découvertes par une chemise trop courte devant et derrière n'avaient pas de quoi l'émoustiller. Le muletier ayant suivi la scène depuis son lit, jaloux et furieux, s'approcha, vit les efforts de la fille pour se dégager, trouva la farce de mauvais goût et déchargea un horrible coup de poing qui mit la bouche du chevalier en sang. Puis il grimpa sur ses côtes et les parcourut de bas en haut. Le lit ne pouvant supporter le poids du muletier, de don Quichotte et de la servante, s'écroula par terre. Le bruit réveilla le tavernier qui se leva et se rendit sur les lieux. La servante connaissait l'humeur terrible de cet homme. Prise de panique, elle se réfugia sous ma couverture.

- Où es-tu putain ? hurla le tavernier en entrant dans la chambre.

Réveillé comme en un cauchemar, je donnai des coups pour me défaire de Maritorne. Incapable de comprendre le sens de mes caresses, elle me rendit la pareille. Je l'étreignis aussi fort que je pus. Le muletier se méprit sur le sens de mon étreinte et vint au secours de la fille suivi par le tavernier qui voulait la corriger. Chacun y alla de bon cœur et sans relâche. La lampe du tavernier s'éteignit. Les coups tombèrent si impitoyablement qu'il ne resta plus dans la chambre ni chair valide ni chemise entière.

Alors survint un archer de la Sainte Hermandad qui, ayant saisi don Quichotte par la barbe, le voyant ni remuer ni grouiller, crut qu'il était mort et cria :

- Que personne ne sorte, on a tué un homme ici !

Ce cri effraya tout le monde, chacun s'empessa de regagner sa place. L'archer lâcha la barbe du chevalier et fila chercher de la lumière.

- Ami Sancho, dors-tu ? Dors-tu ami Sancho ?

- Comment puis-je dormir, tous les diables de la terre se sont déchaînés contre moi ?

- Ce château est enchanté, j'étais en colloque doux et amoureux lorsqu'un poing sans doute attaché à une main de géant m'a brisé la mâchoire !

- Et moi, ce sont quatre cents maures qui m'ont rossé !

Il me faut élever ici une protestation véhémement contre le rire. Les rires ne sont que méchancetés et grossièretés, épanchements honteux

de voyeurs sadiques qui ne reçoivent pas les coups et n'étouffent pas sous leur lit écroulé. Cervantès s'est défoulé misérablement sur le malheureux don Quichotte toujours battu pour avoir voulu vivre selon ses convictions, sans concession aucune. Qui, dans son désir de transformer le monde, a jamais fait preuve d'une telle obstination ? C'est que tous en sont d'accord, de Brest à Vladivostok : le monde va mal, il faut le changer. Chacun y va de son couplet et n'y fait rien ou moins que ce qu'il prétendait vouloir faire. Et quand survient sur scène un être naïf, volontaire et chaste, fidèle à ses principes comme l'était don Quichotte, ce ne sont que moqueries et railleries. Certes, don Quichotte n'est pas le Cid et Cervantès n'est pas Corneille. Corneille ne fait pas rire. Ses héros n'ont ni triste figure, ni mauvaise haleine.

Que serait un Cid chauve et borgne embrassant la bouche édentée d'une Chimène puant l'ail ?

Je n'ai pas crainte de le dire : il faut réécrire le don Quichotte sans aigreur et sans méchanceté, honnêtement. Je n'y serais plus goinfre ou paresseux mais gastronome et dilettante. J'irais sur un pur-sang et m'exprimerais en vers :

Allons mon bras, sauvons du moins l'honneur

Puisque après tout il faut perdre Chimène.

Au lieu de :

Allons mon âne, sauvons du moins le beurre

Puisque après tout il faut perdre le p'tit lait

Don Quichotte serait romanesque et les grands mots retrouveraient leurs sens : l'honneur, l'infortune, la passion, l'ambition, la haine – dans le Livre on se donne des coups mais on ne se hait point. Le sang n'y serait plus de l'huile, le vin point du vinaigre ! Le sang serait du sang ! Ce serait tragique ! Tragique à en pleurer, à en mourir ! Quel bonheur, quel changement ! Etre triste et ne plus recevoir de coups ! Oui, pleurez, pleurez mes amis, pleurez lecteurs, voilà qui me console de toutes les humiliations subies. Il n'y a rien de pire que d'avoir à souffrir un auteur incapable de soulever des torrents de larmes chagrines.

J'entends déjà les amoureux du paradoxe bramer que les rires ne sont que des pleurs inversés. Et bien, qu'ils tendent le dos, j'y appliquerai quelques don quichotteries de ma composition !

Mais poursuivons notre lecture sémiotico-épistémologique :

- Sancho, tu deviens chaque jour moins simple et de plus en plus intelligent, comme dirait don Quichotte.

Je voudrais évoquer ici un passage parmi les moins ragoûtants de nos aventures afin de montrer combien nous avons été malmenés et combien l'histoire n'a retenue du Livre que quelques clichés trompeurs.

Après avoir quitté l'auberge, nous aperçûmes deux grands troupeaux de moutons soulevant de partout des nuées de poussière :

- Cette armée qui vient à notre rencontre est conduite par le grand empereur Alifanfaron et celle-ci par le roi Pantapolin au bras retroussé. N'entends-tu pas les hennissements, le son des trompettes et le bruit des tambours ?

- Je n'entends pas autre chose que le bêlement des brebis et des moutons.

Nonobstant mes remarques, don Quichotte fila au milieu des moutons et commença à leur donner des coups :

- Où es-tu Alifanfaron ? Viens à moi, je suis le chevalier solitaire qui, seul à seul, désire se mesurer à toi et t'enlever la vie pour prix de la peine que tu donnes au valeureux Pantapolin !

Là-dessus arriva une pierre qui lui enfonça deux côtes dans le corps. Les bergers le canardaient avec leurs frondes. Ils ne cessèrent avant qu'il ne fut comme mort.

- Sancho, j'ai besoin de ton aide, approche et regarde combien il me reste de dents.

Au moment où j'allai lui regarder dans la bouche, il vomit tout ce qu'il avait dedans et ce jusqu'en l'estomac. Je crus qu'il renvoyait du sang, mais à la vue de la couleur et à l'odeur, je fus pris à mon tour d'un tel mal que je lui vidai dessus tripes et boyaux. Nous restâmes tous deux garnis comme des îles flottantes dans leur jus.

- Sache, ami Sancho, qu'un homme n'est pas plus qu'un autre s'il n'en fait pas plus qu'un autre. Toutes ces bourrasques sont le signe que le temps va s'améliorer et que nos affaires vont aller mieux.

Mieux ? Et dire qu'il s'est trouvé un écrivain dont je tairai le nom pour écrire : « je rêvais de don Quichotte. Il était là et je m'entretenais avec lui ! »

Mais j'eusse volontiers cédé la place ! Tu veux don Quichotte ? Prend-le, je te le donne, fais-en ce que tu veux !

Remarquez, personne ne s'est jamais gêné pour piller le Livre, le massacrer ou le défigurer. On en a fait du cinéma et du théâtre. Or croyez-vous que cette exploitation nous ait rapporté un seul centime ? Que dalle ! On a beau être illustre, si l'on est sans argent, on meurt pauvre. C'est que nous n'avons nullement été des profiteurs. Don Quichotte ne fut qu'un spéculateur d'illusions. Cet homme était libre de toute vanité. Qu'est-ce qui est le plus grand ? Avoir été riche comme Crésus ? Avoir tué et massacré sur des champs de bataille ? Avoir ressuscité des morts (ce qui est au moins aussi fou que de combattre des moulins à vent) ?

Imaginez ces montagnes de livres, cette manne pour les éditeurs dont je n'ai retiré que des coups, des angoisses, des migraines, une allergie à tout ce qui de près ou de loin ressemble à un roman. Oui, j'aspire au calme et je ne souffre rien tant que de revivre les dangers qui nous menacèrent en chemin.

Un jour, tandis que j'achetai des fromages à un berger, mon maître m'appela pour récupérer son casque. Je l'avais sous le bras. Fort

pressé, je plaçai les fromages dans le casque et me précipitai vers lui. Arrivait au loin un petit chariot couvert de banderoles.

- Homme découvert, homme à moitié combattu ! dit don Quichotte en me prenant le saladier. Sans que j'eusse le temps d'en retirer les fromages, il l'enchâssa sur la tête. Les fromages pressés, le petit lait commença à couler sur son front, son nez, sa barbe.

- Qu'est ceci Sancho ? Il me semble maintenant que le sommet de ma tête devient mou ou que ma cervelle fond ou que je sue des pieds à la tête. Certainement, je sue, mais ce n'est pas de crainte.

Je lui tendis un mouchoir, il s'essuya et, ôtant le casque pour voir ce qui lui rafraîchissait ainsi la tête, il vit dedans cette bouillie blanche.

- Ce sont des fromages blancs que tu y as mis, traître, brigand !

- Si ce sont des fromages blancs que votre grâce me les donne, je les mangerai.

Et je lui expliquai que j'étais moi-même victime de quelque enchanteur qui avait placé ces immondices là-dedans pour me porter préjudice.

- En outre, ajoutai-je, si j'avais eu des fromages, je les aurais mis dans mon estomac plutôt que dans votre casque.

Que pensez-vous qu'il me répondit ?

- Tout est possible !

Avait-il cru mon mensonge ou voulait-il dire que j'étais capable de renoncer à des fromages pour lui jouer un tour ? Je ne le saurai jamais, car là-dessus arriva le chariot. Il transportait des lions. Don Quichotte se crut en devoir de les affronter et fit ouvrir la cage. Je m'empressai de mettre nos bêtes à l'abri.

Sans doute un ramollissement du cerveau causé par le fromage blanc l'avait induit en cette folie. Bien qu'il fût tant et plus, le lion, considérant cet homme maigre, n'ayant aucune envie de se briser les dents sur ses os, méprisant les bravades et les gesticulations, ne daigna pas sortir de la cage. Le fol insista. Mais le gardien intervint et dit :

-La grandeur de votre courage est maintenant prouvée. Aucun brave à ce que j'imagine n'est tenu d'en faire plus que de défier son ennemi et de l'attendre en rase campagne. Si le provoqué ne vient pas, sur lui tombe l'infamie.

Le lecteur ne doit pas se laisser abuser. Il n'y a aucun courage à être fou. Le courage sans la peur n'est rien. Ici réside toute l'injustice dont j'ai été victime, car on a essayé de me faire passer pour poltron. Quelle gloire y avait-il à se faire dévorer par un lion ?

Mais considérons d'autres faits qui vont dans le sens de ce que je veux démontrer ici.

Nous avançons sur le chemin de Port Lapice quand nous découvrîmes deux moines portant lunettes de voyage et parasols, à cheval sur deux dromadaires. Les mules qu'ils montaient en avaient la taille. Derrière, venait un carrosse accompagné de quatre ou cinq hommes à cheval et

deux garçons à pied. Il y avait là-dedans une dame biscaïenne. A peine don Quichotte les eut-il aperçus qu'il s'écria :

- Ou je me trompe ou cette aventure sera la plus fameuse de toutes. Ces masses noires doivent être et sont sans doute des enchanteurs qui emmènent quelque princesse enlevée. Je vais réparer ce tort de toute ma force.

- Ce sera pire que les moulins à vent !

- Je te l'ai déjà dit Sancho, tu ne connais rien en matière d'aventure. Ce que je dis est vrai. Tu t'en rendras compte dans un instant.

Et de se mettre en travers du chemin, et de les haranguer, et de les traiter de parjures et de canailles, et de fondre sur l'un des religieux et de le renverser. L'autre s'enfuit. Je me précipitai au secours du malheureux tombé à terre quand les deux valets à pied arrivèrent. J'essayais de ranimer le blessé, ils crurent que je le dépouillais ! Ils se ruèrent sur moi. Je les cueillis à coups de poings et les frappai tant qu'ils se sauvèrent sans demander leur reste, me laissant meurtri mais vainqueur.

Or qu'écrivit Cervantès concernant cet épisode ?

« Sancho Panza accourut et commença à le dépouiller de ses habits estimant que ces biens lui appartenait puisque son maître avait gagné la bataille. Les valais se ruèrent sur lui et le laissèrent hors d'haleine et sans connaissance, tandis que le moine remontait sur sa mule et s'enfuyait. »

Tout ceci n'est que mensonge, interprétation fallacieuse ! Le délire d'un auteur fatigué et vieillissant, coincé entre une femme acariâtre et une nièce volage ! Non, non et non ! Notez d'ailleurs que Cervantès reconnaît qu'ils étaient deux et que je ne me suis pas enfui. Il écrit même « *cédant courageusement* à leurs coups ». Or que faisait mon maître pendant ce temps ? Il contait fleurette à la dame du carrosse !

Je pourrais répéter ainsi à l'infini les exemples qui prouvent que les jugements sur Sancho Panza sont faux et qu'il n'a qu'un seul tort aux yeux de la critique : aimer la vie. La critique, cri-ti-que ! Je passe sur ceux qui ont cherché une explication du Livre d'après la Bible ou le Talmud et ont confondu le Chevalier à la triste figure avec Sainte Thérèse d'Avila. Et sur ceux qui ont trouvé là un adjuvant à leur imagination chancelante : Tartarin de Tarascon c'est Madame Bovary c'est Hamlet c'est donc Quichotte... Mais Sancho Panza qui est-ce ? Il y a aussi ceux qui ont vu dans le *don Quichotte* une protestation douloureuse contre l'absurdité du monde. Mais le monde n'est pas plus absurde hier qu'aujourd'hui.

Voyez l'auteur, Cervantès, sa vie à partir de 1588 : devenu administrateur comptable, il s'embourbe dans les comptes, promet six pièces, six, à un chef de troupe, mais n'en écrit aucune, se lie avec un banquier qui fait faillite et se retrouve au cachot. Absurde ? Non : tragique, douloureux. Cet homme éveillerait en moi de la pitié, presque de l'amour filial s'il ne m'avait traité aussi durement. Ce n'est

pas le monde qui est absurde mais ce qu'on y projette : les intentions, les désirs, les utopies. C'est pourquoi il vaut mieux rester chez soi. Qu'est-ce qu'un héros ? Quelqu'un qui a mal tourné. Des héros, il y en a plein les cimetières. On a souvent dit que don Quichotte était un anti-héros. Erreur, grossière erreur philologique ! S'il y a un anti-héros dans cette histoire, c'est moi qui ai toujours su où se trouvait le poids des choses et l'épaisseur des faits contre le jugement hâtif et l'audace fantasque du Chevalier.

En voici un exemple :

Il pleuvait, nous aperçûmes un homme qui portait sur la tête quelque chose qui reluisait comme si c'eût été de l'or.

Don Quichotte se tourna vers moi :

- Si je ne m'abuse, voici venir droit à nous un homme qui porte sur la tête le heaume de Mambrin pour lequel j'ai fait le serment que tu sais.

Il nous était déjà arrivé quelques malheurs et je voyais bien que le héros est d'abord une source d'emmerdements. J'essayais de lui montrer qu'il se trompait. Mais que me répondit-il ?

- Comment puis-je me tromper en ce que je dis, traître scrupuleux ? Ne vois-tu pas ce chevalier qui vient vers nous sur un cheval gris pommelé et qui porte sur la tête un couvert d'or ?

Comment lui cacher la vérité, il n'y avait pas plus d'or que de cheval !

- Ce que je vois n'est autre qu'un homme juché sur un âne gris pareil au mien et qui porte sur la tête un objet qui reluit.

Il ne voulut pas en démordre, m'écarta et s'apprêta à fondre sur le malheureux. Or celui-ci n'était autre qu'un barbier qui avait mis un bassin de cuivre sur la tête pour se protéger de la pluie. Don Quichotte se jeta sur lui :

- Défends-toi chétive créature ou rends-moi de bon gré ce qui m'est dû !

Voyant ce fantôme surgir de la pluie, le barbier se laissa tomber de l'âne, se releva et se mit à courir plus vite que le vent en abandonnant son plat à barbe. Je le ramassai, il valait bien huit francs et je le tendis à mon maître qui le mit aussitôt sur sa tête :

- Sans aucun doute, le païen pour lequel on a forgé cette fameuse salade devait avoir une tête énorme.

Je ne pus m'empêcher de rire et, pour éviter sa colère, je lui fis remarquer que le casque ressemblait à un bassin de barbier.

En cette affaire, notre héros était un peu court. Somme toute, il n'avait vaincu qu'un barbier. Pour cette victoire, il eût mérité non pas le titre d'anti-héros mais celui de héros-zéro ou de zéro-héros.

En ces moments d'aventure, la vie avait quelque chose de vivant ! Je suis resté si longtemps cloué au lit que l'évocation de ce lointain passé me laisse un goût de chaud dans la bouche. Chaud et amer. Il est dur à prendre le parti de l'oubli, de laisser la place et ne pas pleurer sur le temps perdu. Ainsi dit le poète (Jorge Manrique) :

Si nous voyons comme le présent  
S'en est allé soudain  
Et n'est plus.  
Si nous jugeons sagement,  
Nous verrons ce qui vient  
Comme déjà passé.  
Personne ne se trompe  
En pensant que ce qui vient  
Ne durera pas plus que ce qu'il vit  
Car tout passe ainsi.

Je suis malaisé à protester de ce que fut le destin d'un Sancho Panza quand il y en a tant et tant de personnages qui disparaissent dans les limbes des romans morts. Pourquoi remuer toute cette poussière de mots, de syntaxe et d'images ? Car je n'ai jamais été que cela. Un peu de chiure jetée sur une feuille parcheminée et rien que ça et Cervantès n'est plus que cela, lui qui, depuis longtemps, partage le destin de ses créatures. A force de parcourir la Mancha, désolée et sèche, sous un soleil féroce, la cervelle bouillonne tellement en votre tête que vous ne discernez plus ce qui est de votre imagination ou de la réalité. Et c'est bien ainsi qu'il faut comprendre ce que nous avons été, de vieux moulins battus par le vent de nos désirs. Et tout ce qu'on nous donne à désirer ressemble maintenant à ces moulins restaurés qui ne meulent plus que du plâtre.

Hijo de puta ! Ces pensées me donnent mal au crâne ! Où trouverai-je un enchanteur qui me donnerait la belle, la douce illusion de vivre encore entre deux pages d'un roman ? Qui jetterait sur le papier mes sueurs, mes rôts, mes déchets, mes crachats, mes rêves ? Oui, pourquoi agiter encore ce nuage de sable qui saoule d'illusion les intelligences les plus clairvoyantes ? Serait-ce que quatre siècles de temps ont suffi pour nous persuader qu'il n'y a plus ni roman, ni théâtre ? Que la vie est devenue si douloureuse à vivre ?

- La liberté, me dit don Quichotte, la liberté est un des dons les plus précieux que les cieux aient fait aux hommes, ni les trésors de la terre, ni ceux de la mer, ne peuvent s'y comparer. Pour la vie comme pour l'honneur, on peut et l'on doit risquer sa vie. Heureux celui à qui le ciel a donné un morceau de pain sans qu'il soit obligé de remercier qui que ce soit que le ciel même !

L'optimisme l'aveuglait, il espérait plus des hommes que ce qu'ils sont, lui qui cédait sans remède à la moindre ressemblance ou similitude et qui ne supportait pas plus le vrai que le faux, l'illusion vraie que la réalité fausse, toutes combattues à grands coups d'épée et de lance.

En une taverne nous rencontrâmes un fameux joueur de marionnettes. Buveur, beau parleur, il possédait un singe capable de dévoiler à l'oreille de son maître le passé des uns et des autres. Cet homme installa son théâtre et l'éclaira avec de petites chandelles de cire qui le rendait brillant et splendide. Maître Pierre, le montreur de marionnettes s'appelait ainsi, s'installa derrière le théâtre. Tous ceux qui étaient dans la taverne s'asseyèrent, nous prîmes les meilleures places.

Tyriens et Troyens se turent !  
Timbales et trompettes retentirent !  
On déchargea plusieurs pièces d'artilleries !

« Cette histoire traite de la délivrance que donna le seigneur don Gaïferos à son épouse Mélisandre captive des maures dans la ville de Sansuegna, cité que l'on appelle aujourd'hui Saragosse.

Le personnage qui paraît là portant couronne et sceptre en main, c'est l'empereur Carlo Magno, père putatif de Mélisandre, lequel fâché de voir la négligence et l'oisiveté de son gendre vient le tancer et comment ! Il est près de lui donner une demi douzaine de horions avec le sceptre, il y a même des auteurs qui rapportent qu'il les lui donna et fort bien. Voyez comment il lui tourne le dos et laisse don Gaïferos tout dépité lequel prie son cousin Roland de lui prêter son épée Durandal. Voyez comment celui-ci la lui refuse et comment don Gaïferos s'arme et se met soudain en chemin.

Jetez ensuite les yeux sur cette tour qui paraît là, que l'on suppose être la tour de l'Alcazar de Saragosse. Et cette dame qui vient à son balcon, habillée à la mauresque, est la sans pareille Mélisandre qui, si souvent, regarde par là le chemin de France et se console de son esclavage en pensant à Paris et à son époux.

Voyez aussi ce nouvel incident qui arrive et que, peut-être, vous n'avez jamais vu. Ne voyez-vous pas le maure qui avance à pas de loup, le doigt sur la bouche et arrive derrière elle ? Et regardez comme il lui donne un baiser sur les lèvres et comme elle s'empresse de cracher et de s'essuyer avec la blanche manche de sa chemise et comment elle se lamente et s'arrache ses beaux cheveux ?

Cet homme grave, dans ces autres galeries, c'est le roi Marsilio de Sansuegna qui, ayant vu l'insolence du maure, le fait arrêter et donner à fouetter. Et voilà qu'ils vont exécuter la sentence bien que la faute vient d'être commise. Parce que, parmi les maures, il n'y a point de communication à la partie, ni supplément d'information, ni prison préventive comme chez nous.

Cette figure que vous voyez apparaître à cheval, c'est don Gaïferos. Son épouse lui parle du haut de la tour croyant qu'il s'agit d'un étranger de passage :

Cavalier si tu vas en France

Demande à voir don Gaïferos...

Mais je n'en dis pas plus parce que la prolixité engendre l'ennui. Il suffit de voir comment don Gaïferos se découvre et comment Mélisandre le reconnaît avec des transports de joie et nous la voyons se glisser du balcon pour se mettre en croupe sur le cheval de son mari. Oh malheur ! Un pan de sa jupe s'accroche à l'un des fers du balcon et elle reste pendue en l'air sans pouvoir arriver au sol ! Mais son époux parvient à la saisir et d'un élan la met sur son cheval et la tient de peur qu'elle ne tombe ! Regardez comme ils tournent le dos et sortent de la ville en prenant le chemin de Paris.

Mais il ne manque pas d'yeux oisifs qui font incontinent savoir au roi Marsilio la fuite de Mélisandre.

Voyez maintenant cette brillante cavalerie lancée à la poursuite des deux amants. Je crains qu'on ne les prenne et ne les ramène attachés à la queue de leur propre cheval ce qui serait un spectacle horrible. »

Don Quichotte voyant tant de maures et oyant tant de bruit crut bon de porter secours aux fugitifs et, se levant, dit à voix haute :

- Je ne permettrai jamais, tant que je vivrai, qu'en ma présence, il soit fait pareille indignité à un aussi fameux chevalier, à un amoureux aussi hardi que don Gaïferos. Arrêtez canaille ! Cessez cette poursuite sinon vous aurez affaire à moi !

Il tira son arme et fit pleuvoir des coups d'épée sur l'armée de marionnettes, renversant les unes, coupant la tête aux autres, estropiant celle-ci et mutilant celle-là. En moins de deux credos, il mit le théâtre par terre, brisant décors et marionnettes. Le roi Marsilio était grièvement blessé, l'empereur Charlemagne avait la tête et la couronne coupées en deux.

- Je voudrais bien tenir maintenant devant moi tous ceux qui ne croient pas et ne veulent pas croire combien les chevaliers errants sont utiles au monde. Car que fût-il advenu de don Gaïferos et de la belle Melisandre si je n'étais pas intervenu ? A coup sûr, ces chiens les auraient rattrapés et maltraités.

Il m'épuisera. Le souvenir de cet homme m'épuisera. Mais c'est ainsi que cela s'est passé. Le théâtre était en morceaux. Il fallut payer les dégâts et rattraper le singe qui s'était enfui. Il était bien tard. L'affaire nous coûta une douzaine de francs. Maudit soit le théâtre et toutes ces représentations, car c'était autant de saucissons et de fromages qui s'envolaient ainsi.

Pouvais-je en vouloir à don Quichotte qui n'avait cédé qu'à sa propre générosité et avait été victime d'un réel enchantement contrairement

aux précédents tous fruits de son cerveau malade ? Enfin, presque. Parfois, les enchanteurs étaient bien réels et cruels. C'est un travers dans lequel je tombai également, hélas, en lui faisant croire que sa Dulcinée avait été enchantée en paysanne un jour que nous croisâmes de jeunes paysannes juchés sur des ânes. Je le revois s'approchant :

- Il est vrai que ce sont des bourriques, mâles ou femelles, que je suis don Quichotte et que tu es Sancho Panza !

Mais j'insistai et prolongeai le mensonge et finalement lui de se plaindre et de se croire le plus malheureux des hommes. Je développai la tromperie à ce point qu'il pleura et geignit. Je l'abusai en riant sous cape. Oui, moi, Sancho Panza, je me ris de sa folie, de cet homme qui fut le plus honnête et le plus brave que j'ai jamais connu. Si souvent humilié à cause de ses faiblesses et de ses chimères !

Nous allions nous endormir après mille pages d'aventures quand par une nuit des plus obscures, il me dit :

- Sancho, je suis étonné de la liberté de ton humeur. Je veille quand tu dors, je pleure quand tu chantes, je suis exténué par la faim quand tu t'abandonnes à la paresse et que tu es si plein que tu n'en peux plus. C'est affaire aux bons serviteurs de ressentir les peines de leurs maîtres et de s'associer à leurs sentiments, ne fût-ce que pour la mine ! Et nous voilà à papoter quand un bruit sourd, un violent fracas retentit. Je me blottis contre mon âne pour le protéger de quelque diable tandis que don Quichotte se dresse épée en main. Dans le vacarme s'approchant surgirent plus de six cents pourceaux avec force grognements et hognements. Cette horde bruyante, sans respect pour l'autorité de mon maître lui passa dessus, le renversa ainsi que Rosinante. Furieux, je lui demandai son épée, je voulais pourfendre une demi-douzaine de ces bêtes immondes pour leur apprendre à vivre. Mais il répondit tristement :

- Laisse-les passer, cet affront est la peine de mon péché. Le Ciel châtie le chevalier errant vaincu en le faisant manger par les renards, piquer par les guêpes et fouler aux pieds par les cochons. Amen.

C'était l'une de nos dernières épreuves, car nous approchions de notre village avec derrière nous les aventures passées et le sentiment qu'elles ne reviendraient plus. Le repos qui approchait était une consolation.

Lorsqu'apparut le clocher du village, don Quichotte se mit à genoux :

- Ouvre les yeux patrie désirée et vois venir à toi Sancho Panza, ton fils, sinon bien riche au moins bien étrillé. Ouvre les bras et reçois aussi ton fils don Quichotte, lequel s'il revient vaincu par la main d'autrui, revient vainqueur de lui-même, ce qui est, à ce qu'il m'a dit, la plus haute des victoires qu'il se puisse remporter.

Cependant, il était une épreuve plus grande encore. Peu de temps après notre retour, don Quichotte tomba malade. Une fièvre obstinée le retint six jours au lit. Les choses humaines vont ainsi toujours de

leur origine à leur fin dernière. Don Quichotte n'avait reçu aucun privilège pour retenir le cours de la sienne. A sa nièce, il dit :

- J'ai la raison libre et claire, dégagée des ombres épaisses de l'ignorance dont l'avait enveloppée l'insipide et continuelle lecture des exécrales livres de chevalerie. Je reconnais maintenant leurs extravagances et leurs séductions trompeuses. Tout ce que je regrette, c'est d'être désabusé si tard qu'il ne me reste plus le temps de prendre ma revanche en lisant d'autres livres qui soient la lumière de l'âme. Je me sens à l'article de la mort et je voudrais mourir de telle sorte qu'on en conclût que ma vie n'a pas été si mauvaise que je dusse laisser la réputation de fou. Je le fus il est vrai ; mais je ne voudrais pas donner par ma mort la preuve de cette vérité.

Il se confessa et dicta son testament. Et si pendant les trois jours qu'il vécut encore la nièce mangeait de bon appétit, la gouvernante buvait plus que de raison et si je trahissais quelque joie, c'est que d'hériter quelque chose modère dans l'âme de l'héritier la mémoire de la douleur.

Il mourut au milieu des larmes et du chagrin de ceux qui l'assistèrent.

Là-dessus Cervantès fit le commentaire suivant :

- Pour moi seul naquit don Quichotte et moi pour lui. Il sut agir, moi écrire. Enfin, lui et moi ne sommes qu'une même chose.

Et moi, Sancho Panza, qu'il n'a point fait mourir et qui traîne depuis des siècles le poids de ces aventures qui ne me font plus rire du tout! Que sont les enchanteurs devenus ? Nous autres personnages n'avons pas choisi d'être ce que nous sommes et rien ne nous autorise à changer de peau. Nous sommes les taureaux d'une corrida où le vainqueur est toujours le même. Chaque fois qu'un lecteur ouvre le Livre, tout recommence. A la fin, c'est épuisant. On voudrait s'endormir loin de tout. Dans un lit ou sur un nuage. A l'abri des yeux curieux qui nous déchiffrent et reprennent sans cesse l'histoire. Du moins si pour le lecteur fermant le Livre le temps du repos s'achève, pour moi il ne fait que commencer.

Vale.